

sinon.

sinon,

sinon.

PART. 1 : entre les trous de la mémoire

en octobre :

toujours en fond de mes pensées ce tableau

un rêve ou un souvenir

un appartement inondé qui flotte, l'eau vient des portes derrière et au centre un corps, quelqu'un ou une statue, et un feu de cheminée et un tableau au dessus et le ciel encore, peut être un arbre qui traverse la pièce au sol en parquets

et à l'occasion un souvenir de vacances, chez mes grands-parents croché ; j'en profite alors pour questionner

mon frère et j'ai longtemps cherché le nom de ce tableau et les peintures les ayant marquées de ses parents, devant laquelle j'ai passé cinq ans. mon frère m'a dit qu'il l'avait vu là-bas—sans

je n'ai jamais cette rencontre vient de tu

mes parents point et nous tante

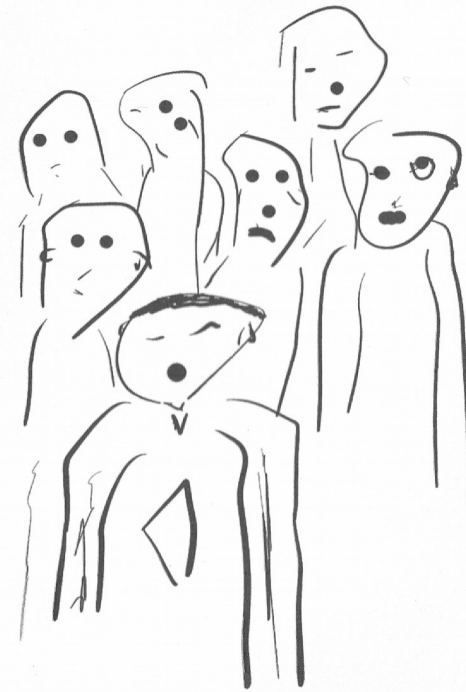
nous nous arrêtons de trouver son deux heures à

je me demande ayant vu le film

quand soudain,

grâce la recherche et à nouveau cet

Architecture des pensées éloignées



3.1 "Tout cela manque de poésie."

un de mes oncles murmure ça
au coin de la table de la réunion familiale.
à quel propos je ne sais plus
j'avais remarqué ses traits fatigués ; il travaille
j'avais remarqué son regard inquiet à mon endroit,
la folle de la maisonée
pour de bon cette fois.
lui, il fait partie des dépressifs,
des romantiques sûrement
de ceux qui ont le regret
tendre
et grave
"tout cela manque de poésie"
et personne ne répond,
personne n'entend peut-être.

Look,
The leafs.

Yellow and more yellow on the
ground

Some green
Grass where the dog is sleeping

No, a ball

Catch

Go away

Go

On the yellow fellow

Some de pin

Where are the roots of things

Underneath

Death

l'instant où j'observe
ma solitude s'évaporer
vers l'empathie de l'univers.

on est des voix du monde
et des visages des figures des cris stridents à l'aube des...
Et parfois ça ricochet résonne
Des échos toujours de la sympathie pour quelqu'un qui me répond quand je crie face à une
montagne

alors ça valdingue en tout à travers et c'est l'emportement assuré, ya de quoi s'y paumer et
beaucoup chavirer mais surtout vivre un peu plus longtemps très loin des masses opprimées

Je suis vivante.

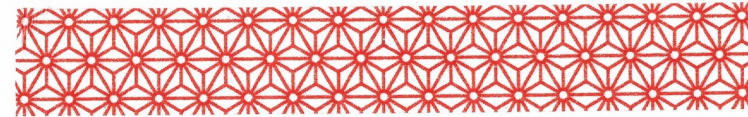
Comme tous les êtres vivants et les astres avant et après moi

*

on balançait des cailloux, les plus gros qu'on pouvait trouver, sur les lampadaires
et puis sur le ciel
caillasser la planète entière pour avoir un truc à se faire pardonner
et s'échapper en skate au travers de la nuit, paquet de clope et têtes de beuh dans la poche
arrière, zippo contrefait
entendre crisser l'uréthane sur le goudron comme le bruit que ferait la liberté si elle se
pointait sans prévenir en plein milieu de la nuit
où sont passés les potes insouciantes
bling blang le plexy qui éclate et on se marre méchamment
se poser enfin sur les rampes désertes loin de l'éclairage public, cracher par terre comme si
ça voulait dire quelque chose, on se regarde, je dis putain mecs on les emmerde mais je ne
sais pas de qui je parle
est-ce que je sais aujourd'hui
je sais qu'il n'y a pas d'avenir pour la génération Y et que c'est bien ainsi car on a une chance
d'exister au présent, je sais que l'inconnu est en nous-mêmes et qu'il nous faudra une vie
pour oser dire je suis
on a peur du labeur et peur de s'endormir pour rêver d'avenir, je peux pas me coucher sans
une canette de H, c'est préventif, je veux me réveiller sans savoir où j'habite
j'aligne des mots sur le papier, sans fin

*

De la matière
et de la lumière



*

TOUS DES OISEAUX

autour
 entourer l'essence
 les différentes hauteurs
 perspectives langagières qui dépassent soi
 étendre l'horizon
 tout autour de l'espace
 tourner toujours du poétique
 traverser les indices des autres, du détail observé dans l'attention
 des signaux sans sens de l'essence invisible du fil aigu qui tiennent le langage disparu
 se promener autour, les pas perdus
 un pied puis l'autre pied, les yeux s'amusent du ciel, des nuages en dunes de sable bleus, un
 vol d'oiseaux blancs et les tas de feuilles d'automne caressent les chaussures habillées

lundi matin midi et du café
 toujours en fond de mes pensées ce tableau
 un rêve ou un souvenir
 un appartement inondé qui flotte, l'eau vient des portes derrière et au centre un corps,
 quelqu'un ou une statue, et un feu de cheminée et un tableau au dessus et le ciel encore,
 peut être un arbre qui traverse la pièce au sol en parquets
 un tableau de mauvais goût

"Les mots pourraient être jeune chaque jour" à la radio
 il serait bien de vaincre le conservatisme
 les serveurs de la connerie traditionaliste
 une prison des mœurs
 atteinte à la liberté et je me recroqueville en silence
 redorer une douce révolte permanente
 pour laisser une alternative aux clowns lyriques qui dansent,
 ne pas les taire dans des enfermements rassurants pour les immobiles

parler autours, ouvrir pour déconservatiser
 accepter le mois, la beauté de la décomposition

Des cris l'aube des génies étranglés manque de souffle ne peut plus respirer étouffe sous la
 pression de la corporation

Ceux qui ne dansent plus le regard effaré
 L'insolence de la désinvolture

Burn out burn out la nouvelle cacophonie de la maladie aseptisée burn out, brûle encore de
 ton externalité, brûle icarien de la fatigue malmenée pour un idéal désenchanté
 vide

Lettre ouverte coeur nouveau puis enregistrement on y met tout ce qu'on
 trouve sous le ~~tableau~~ ~~tableau~~ ~~tableau~~ l'air de là bien terrestre qui
 garde nos rêves brouillonnés ~~tableau~~ ~~tableau~~ ~~tableau~~ plus l'inachevé cultivé en art de
 vivre idiot, art de vivre en idiot

comment ne pas s'enfuir, les réminiscences font ce qu'elles font le mieux,
 Peur de l'autre. Peur de croire. Peur de soi faible rien.

Peur de ce fil tendu il faut marcher dessus les yeux ouverts pas trop les
 mains plates les pieds raides et le corps bandé ne pas penser jamais à la

et puis d'abord why not et merde à tout cela, l'existence pour ce qu'elle vaut
 ne se ~~peut pas~~ ~~peut pas~~ ~~peut pas~~ du grandisson la SURVIE, le surgente,
 jusque dans ma main pour détraqué du peuple merde aux
 commandements merde au prochain qui juge depuis sa véranda merde aux
 lendemains grisâtres et aux regrets grossiers, votre bien-être n'est que
 vulgarité commune oppression déguisée

J'Aime en vérité les amoureux du monde qui osent s'exister et quoi qu'en
 pense la bien pensance, je pourrai dire j'en ai vu.

[redacted]
J'observe les géants. j'en suis encore aux premières
Ass les flaques d'eau ces démons qui gavotent l'âme à lui donner
que boueuses celle qui fait vibrer les cordes sensibles, dévier dévier
go Et la chaleur de soleil adoucit mes paupières faire ce jenesaiquoi
à tout prix, que... qui refuse l'immobile et le droit chemin. C'est con. Con
baiser satisfaction étrange sans cesse à retrouver en croyant bien mieux
faire quand tout n'est que redite génération passée. Trop de tout ça tellement
tellement trop de brûlots partout dans tous les membres ça ne fait plus qu'un
grand sac plein de ce qu'il faut pas. Et le chercher encore, courir après
essoufflé de se perdre essoufflé de crier dans un mur épais d'autant de
mètres que de vie engrangées. Étincelle toujours oubliée et table rasée pour un
instant qui dure dure dure

pourquoi pas pour toujours, pourquoi ne pas y croire, choyer bercer porter

que tout s'effondre car le monde est un immense bâtiment en bois (un) brûlé.
Un homme humain bricole le monde, le monde de papier, il s'en décharge
par peur, par facilité, facilité faucheuse et teint qui vire au gris. C'est la
baraque maussade des

Tu brûles pour du vide
il serait préférable de danser dans le vide, détaché du capitalisme, dans le vide sans horizon
de la productivité,
Sens le feu en toi qui brûle, la colère évacuée en dehors des process de management
chiffrés
Burn in, dans la douceur de la liberté
Liée à la ronde des mots déviés du sens corporate adieu caporal du capital
Concentré d'énergie pour vaincre la conserve qui enferme
Décapsule
L'endormissement des mensonges alités

Suivre le mouvement au carré des insectes ailés au son de la musique et le corps investifié
Un rempart élégant désordonné pour ne pas tomber dans la ritournelle des matinées
ensorcelées le réveil sonne café cacheton boulot boulot boulot boulot emploi robotisé

*

Mais c'est peut-être mieux. On ne peut pas aller au bout des choses. Ya que des pistes à
suivre

*

[redacted] conscience d'une immense vacuité. elle
du moins pas que je sache

liberté de forme
j'écris pour ne pas perdre pied, pas pour être entendu. par respect aussi
la parole c'est différent. c'est un retour au monde, au contact corporel qui me va assez bien

j'avais très exactement seize ans et un mois quand j'ai fait la part des choses entre le corps
maudit
et les pensées fugaces qui s'échappent avec lui
ou peut-être grâce à lui
l'eau qui coule dans les cheveux et le chlore s'évapore, il paraît qu'on ne peut
retenir une odeur

...

j'ai toujours eu du mal à concentrer mes souvenirs
on dit pourtant que j'ai bonne mémoire
c'est tout l'inverse en vrai. Quand je pense au passé, je vois
des couleurs, des odeurs

je ne connais pas les dates, peut-être que je ne les ai jamais connues

sûr que j'aurai dû écrire, au moins quinze fois plus, écrire n'importe quoi pour que ça rebondisse
faire de l'artisanat, façonner mon esprit comme on façonne son corps, de gestes répétés en gestes répétés
l'adieu aux approximations. bye bye le déséquilibre, les phrases mal ajustées

le temps, déjà, était trop court - et je me foutais vraiment de la physique quantique et même de tout le reste et des équations et des blabla sans fin à s'écouter causer - exister par le corps retrouver le contact brut au sens de stimulus, au sens de jouir de tout ce qui se passe, de tout ce qui passe

je voulais être heureux sans que la science s'implique
sans qu'une quelconque hormone vienne quantifier la joie

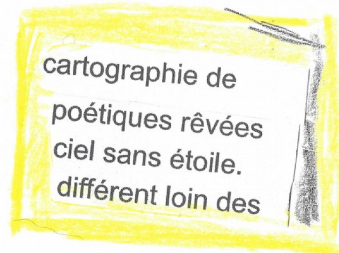
être soi par le corps que l'on ne possède pas

c'est toute une dynamique qu'on voudrait anarchiste
danser à corps perdu c'est à dire sans repère et même sans musique
transcrire la beauté du hasard créatif dans toute sa liberté, retrouver physiquement
la crainte de l'inconnu et, avec elle,
le vertige

la nuit, j'ouvre les yeux à des heures improbables et s'il n'y a rien autour que #
je les referme bêtement sans parvenir à trouver le sommeil
mais si les murs sont fins ou si j'entends le clapot des vagues, je m'éveille tout à fait
je me persuade du réveil en tout cas
et je passe quelques heures à écouter le flux des tankers vers le large et la flotte de tourisme
laborieuse, tous les canots riquiqui et les filets tendus.
quand ils rentrent je dors même si ça ne dure qu'un temps

...

je voudrais partager ces moments de silence tendus
dans les films quelque chose se passe, à la seconde suivante
mais dans la vie, que dalle, et ça dure très longtemps
jusqu'à ce qu'une voix brise, mais sans violence, le silence

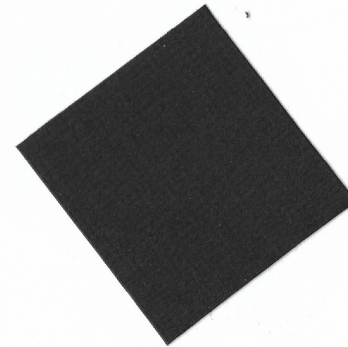


et moi j'y crois car je suis très naïf

mais je ne sais plus où les mettre
je ne sais plus où *me* mettre
paresse des langues étrangères
paresse du silence revenu
les yeux clos sont l'écran du jour d'avant
ils sont animés de la torpeur empêtrée de l'amour quand il s'étale trop vite

*

j'ai abîmé mes yeux à force de chercher des couleurs à travers mes paupières fermées



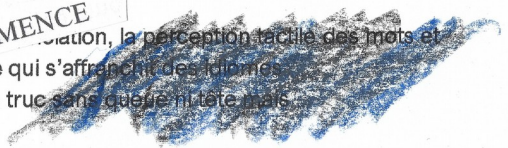
je ne suis pas l'homme des lendemains.
j'ai la cervelle trop lente
la tête plus lente que le corps
l'encéphale synthétise la grisaille, suit son sale instinct aussi loin qu'il le mène
fuyant la solitude en feignant la chercher
infoutu d'assumer l'absence de ses contours

à l'ère numérique les photographies tombent en flashes comme les souvenirs
encore encore
rappel retour
on ne veut pas rompre le *contact*
on feint de développer un tout petit peu plus

juste comme il faut, tel qu'on pouvait l'espérer, telle qu'on
voulait l'entendre
et le corps se réanime, le plein de sensations en désordre c'est
ce désordre

et par la voix d'un(e) ...
une autre ...
on ...
comment on le dit
et juste parce qu'on le dit

ça recommence, ça RECOMMENCE

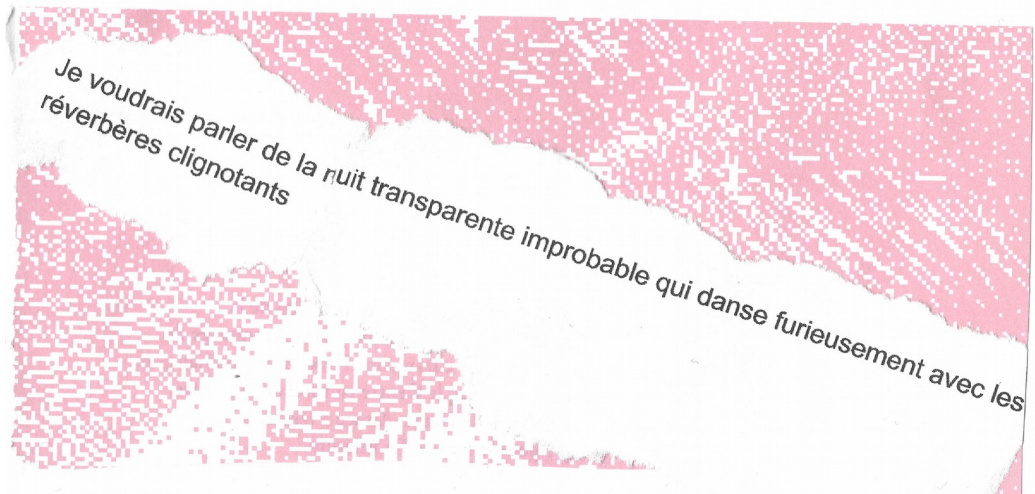


on aperçoit la mer en tordant le cou dans une posture rigolote mais ce qu'on voit surtout
c'est une fenêtre fermée qui n'a pas de volet et donc de la lumière projetée
un peu partout
alors je reste sans bouger pendant le temps qu'il faut pour que la chair de poule envahisse
mon épiderme

je veux perdre les contours mais
les détruire?
j'y arrive un peu dans ces moments-là même si je n'ose l'avouer, c'est exaltant, pas banal
(des cris)
retour d'une perdition facile "putain c'était là devant nous" comme on disait, jouer
avec les limites, bousculer l'inconscient
il ne faut pas grand chose, parfois juste une odeur, un son ou l'un appelant l'autre
j'ai perdu ce courage à la fin, mais quand?

— Je crois en
cette vision
de l'humain
jeté dans le
monde. —

la peur n'a l'audace
~~la peur n'a l'audace~~



décaler les
échanges ailleurs

le retour à la pluie tardive et au soleil couchant
des reflets orangés à la surface de l'eau
et le clapot des vagues dans le creux des tympan

*

je tue le **J'observe les géants.**ances lui aussi, je ne l'ai jamais détesté
mais toujours fui quand il s'approchait trop près de ma chute, de la possibilité de mon
effondrement, j'ai appris à attendre et à fuir, je me suis méfiée mais jamais crachée à la
gueule, je me suis cachée

et personne ne m'en a jamais voulu

et la colère de ma solitude, c'est celle d'Isolation de Joy Division avec les écouteurs le plus fort
dans la rue pour errer parmi la foule, c'est celle de She lost control again

la musique dans la rue pour voir la foule sans l'entendre

apprécier le vent simple du vélo

les sensations palpables de liberté

j'essaie de m'exprimer autrement que par les mots parce que quand je les tords trop ils n'ont
plus aucun sens

*

l'avion n'a pas encore amorcé son décollage que déjà la tenaille me prend au cœur
fantômes de rencontre qui se mélangent en vrac.

c'est le fouilli dans la tête

un gros fouilli d'alcools forts mais pas seulement. pas surtout

fouilli de corps et d'esprits qui fusionnent

de corps et d'esprits qui rencontrent et ça va vite, vite, trop vite

je suis eux tous en même temps et c'est la faiblesse de mon âme porte ouverte

je déborde de gens

je déborde des corps étrangers

un temps relatif minuscule pour faire entrer tout ça
d'un coup

c'est trop, trop, trop
de jubilation

PART. 2 : le vent et la pluie

-comme une tempête,
J'ai peur d'être comme une tempête, débraillée en tournis impossible à stopper
Foudroyant de vigueur furieuse, et emmêlée,

juste de passage.
Tristement déjà plus là

et le reste d'énergie, pour survivre à l'épuisement, se consume dans la tempête.

*

le vent très froid du matin pique la peau du visage
j'ai les joues rouges et les yeux idem
sous les roues du vélo, la chaussée brillante et la fine pellicule de nuit qui subsiste
je glisse
on oublie vite les choses qu'on a aimé très fort
les matins d'hiver traversés en frottement des deux pneus. c'est un moment à tout entendre et
voir énormément
j'ai
des émotions qui bondissent
une mèche de cheveux blonds d'hiver qui s'égare
ridicule
le poids des jambes à pousser sur les pédales

tout ça est plutôt loin des joints qu'on fume
des bières au réfrigérateur
pour oublier la direction tordue de l'espèce humaine
ou par facilité
c'est la route du travail toujours pareille à celle de la veille. long ruban de silence

du bruit
des bruits agités blablabla devant, derrière
des voix et des machines tchic tchac
les voix du brouhaha accélèrent le présent, compriment les heures du jour
de l'intérieur, on ne distingue qu'une soupe myriade de choses en interactions
aléatoires
de l'extérieur je ne sais pas. j'imagine un bulbe noir affolant

j'attends

c'est un mélange de fascination

tourner toujours du poétique

-
Que faire de l'ennui
quand il pèse lourd
paupières
insomnies
des clignotements lumineux
dans mon coeur - troué -
s'enfuient doucereusement
à la fuite de mon âme
les pas aveugles traversent les mers
l'Océan, maître de ma pensée,
murmure la trame des poètes disparus
suicidé
Pourquoi pourquoi à chaque mort une lueur
suicidée
quelle est cette funeste
étrange
raison qui mène les poètes au
renoncement
sincère
de la vie
quelle vie !
peuplée de chimères au ventre tordus
cheveux larmoyants sans tristesse ni amertume
un simple regret
humain
de l'humain
de ces ignorants
à la tête vide
vide de sens
quel sens !

quel sens :
le renoncement sincère des poètes disparus
murmure l'Océan
je me jette, au loin, du haut de la
falaise
forme de mon amour pour eux
falaise
ou une valse la nuit contre /
non avec
une valse la nuit avec le vent
céleste
non

funeste
le vent pleure lui aussi ému
la mort des illuminés
qui touchent au plus
profond
quelques passants égarés
égarés le long de l'existence
vaine
quelques passants qui sourient
ou pleurent
ensemble
seuls
quand l'Océan raconte
gronde
et soulève
les poésies des morts



sage comme une image pâle

et puis voilà dans un train ou un avion
avec un sac à dos au format cabine et
toujours les mêmes fringues dedans. ça
ressemble à une fuite cartoonnesque. une
fuite qui tourne en rond entourée de
poussière et d'onomatopées tant et si
bien que la vitesse finit par m'effrayer,
que la route me répugne. sale nicelarde je
marche dans des villes surplombées d'une
chape de gaz toxiques, en paix autour
il y a des autres. ils sont très bruyants
et ne me voient pas, c'est comme un co-
con, un rebour au bruit de l'engin
le temps passe diablement plus vite
plus vide
tout ce qui dépasse écrase le temps
jusqu'au sifflet final brumm sifflet
fin du cycle donc début de décompte des
vagues du vent. les flots gris du lendemain
d'orage, pleins de choses éphémères qui
viennent de l'eau
ou du sable